

João Bernardo

«Ils ne savaient pas encore qu'ils étaient fascistes» (II).

2) De l'autonomie des travailleurs au fascisme

Sorel et tant d'autres promoteurs du syndicalisme révolutionnaire, en France comme en Italie, furent des pionniers du fascisme.

1

La conjugaison du prolétariat et de la nation, conçue à droite, n'aurait pas pu être transcrite dans la réalité pratique sans, à gauche, le développement d'une théorie de l'avant-garde révolutionnaire comme nouvelle élite.

Donnons la parole à Sorel : «[...] nous avons essayé de montrer qu'une nouvelle culture pouvait naître des luttes menées par les syndicats révolutionnaires contre les patrons et contre l'Etat ; notre plus grande originalité consiste à avoir soutenu que le prolétariat peut s'émanciper sans qu'il ait besoin de recourir aux enseignements des professionnels bourgeois de l'intelligentsia. Et nous sommes ainsi amenés à considérer comme essentiel dans les phénomènes contemporains ce qui était autrefois considéré comme accessoire : ce qui est véritablement éducatif pour un prolétariat révolutionnaire qui fait son apprentissage dans la lutte¹». Nous trouvons ici clairement énoncée la primauté des formes de la lutte sur son contenu, c'est-à-dire la primauté du caractère pédagogique de la lutte sur les revendications immédiates. Et si l'on se souvient que Sorel écrivait en France sous la Troisième République, cette «république des professeurs²», pour reprendre la formule d'Albert Thibaudet, critique littéraire qui deviendra célèbre quelques années plus tard, nous devrions accorder davantage de valeur à la thèse selon laquelle la superstructure culturelle des travailleurs se forme sur la base d'une lutte autonome, et non grâce à l'héritage d'un savoir légué par des maîtres. «[...] je fonde la morale des producteurs non pas sur une éducation esthétique transmise par la bourgeoisie, mais sur les sentiments que développent les luttes engagées par les travailleurs contre leurs maîtres³». Sorel combine les deux aspects, celui des formes de lutte et celui de la culture, dans un passage lapidaire. L'unique fonction des socialistes, écrit-il, «consiste à s'occuper du prolétariat pour lui expliquer la grandeur du rôle révolutionnaire qui lui incombe. Il faut, par une critique incessante, l'amener à perfectionner ses organisations ; il faut lui montrer comment il peut développer des formations embryonnaires qui apparaissent dans ses sociétés de résistance, en vue d'arriver à construire des institutions qui n'ont point de modèle dans l'histoire de la bourgeoisie, en vue de se former des idées qui dépendent uniquement de sa situation de producteur de grande industrie et qui n'empruntent rien à la pensée bourgeoise, et en vue d'acquérir des mœurs de liberté, que la bourgeoisie ne connaît plus aujourd'hui⁴». Sorel n'ignorait pas la genèse («formations embryonnaires»), pendant la lutte («dans les sociétés de résistance»), de rapports sociaux d'un genre nouveau («institutions qui n'ont point de modèle dans l'histoire de la bourgeoisie»). Il n'ignorait pas non plus que, à partir de là, se développent une nouvelle idéologie et de nouveaux comportements. «[...]

¹ G. Sorel (1936), pp. 51-52. [Seules les citations suivies de la mention «V.O.», correspondent à la version originale ou à la traduction française ; les autres citations d'ouvrages disponibles en français ont été retraduites du portugais et seront rectifiées ultérieurement, *NdT.*]

² En effet, selon une étude de Mattei Dogan mentionnée par T. B. Bottomore (1967), p. 85, sur les quelque six mille personnes élues au Parlement français entre 1871 et 1958, sous les Troisième et Quatrième Républiques, plus de la moitié étaient des intellectuels : professeurs d'université et d'école primaire, savants, ingénieurs, avocats, écrivains et journalistes.

³ G. Sorel (1936), p. 54. [V.O., *NdT.*]

⁴ G. Sorel (1936), pp. 113-114. [V.O., *NdT.*]

la révolution sera absolue et irréformable, parce qu'elle aura pour effet de remettre les forces productives aux mains d'hommes libres, c'est-à-dire d'hommes qui soient capables de se conduire dans l'atelier créé par le capitalisme sans avoir besoin de maîtres⁵». Plus tard, ces notions seront reprises avec la même vigueur dans *Les illusions du progrès*. Estimant à juste titre que la stabilité de la bourgeoisie s'était consolidée grâce au fonctionnement des mécanismes de mobilité sociale ascendante, Georges Sorel considéra que ces mécanismes étaient facilités par le système d'instruction populaire promu par la classe dominante ; il conclut que la soumission au système éducatif bourgeois était néfaste pour le prolétariat⁶. «*Il n'est pas hasardeux de dire que les types d'éducation destinés à faire participer le peuple à des formes de raisonnement issues de l'ancienne noblesse et adoptées par la bourgeoisie ne peuvent être utiles au prolétariat. [...] Tous nos efforts doivent viser à empêcher que les idées bourgeoises viennent empoisonner la classe montante*⁷». Et, comme il l'avait fait dans ses travaux précédents, Sorel appelait les travailleurs à développer une nouvelle pédagogie fondée sur leurs propres institutions. «*[...] mes amis et moi avons insisté sans relâche pour que les classes ouvrières ne suivent pas les voies tracées par la science et la philosophie bourgeoises. Le monde connaîtra un grand changement le jour où le prolétariat acquerra, comme la bourgeoisie l'a acquis après la révolution [française], la notion qu'il est capable de penser à partir de ses propres conditions de vie. [...] Nous avons déjà dit d'innombrables fois que le prolétariat possède un système d'institutions qui est autant le sien que le régime parlementaire l'est pour la bourgeoisie. C'est du mouvement syndical que peut venir l'émancipation intellectuelle qui libérera les classes ouvrières de tout respect pour les balivernes bourgeoises*⁸».

En fait, l'idée que l'origine du socialisme réside dans les rapports sociaux développés dans la lutte est bien antérieure aux *Réflexions sur la violence* et aux *Illusions du progrès*, et, dans ce contexte, il faut rappeler Louis-Eugène Varlin. Mais Varlin, les idées qu'il défendait et la pratique qu'il représentait avaient été largement enterrés sous les cendres de la Commune vaincue, et même si l'on voit dans le Parti ouvrier socialiste révolutionnaire (POSR), sous la direction de Jean Allemane, un héritier de cette stratégie pédagogique des conflits sociaux⁹, la différence est énorme entre une formation bureaucratique et parlementaire, d'un côté, et, de l'autre, le mépris pour les moyens conventionnels d'action politique qui caractérisait Sorel et ses disciples. Durant la première décennie du XX^e siècle, la volonté de poursuivre et élargir la pensée révolutionnaire fondée sur le caractère pédagogique des luttes impliquait une rupture radicale avec l'inertie des syndicats et des partis de la Deuxième Internationale. Sorel fut-il le promoteur de l'autonomie de la classe ouvrière et anticipa-t-il des thèmes diffusés lors de la Révolution culturelle chinoise¹⁰ ?

Avant de répondre à cette question, voyons ce que Hubert Lagardelle, directeur du *Mouvement socialiste*, pensait de l'autonomie du mouvement ouvrier, Lagardelle que Sorel considérait, avec Berth, comme «*les représentants les plus autorisés du syndicalisme révolutionnaire*¹¹». Pour Lagardelle, les syndicalistes révolutionnaires devaient convertir les luttes en une pratique pédagogique. «*Les syndicats par catégorie professionnelle, à travers les luttes quotidiennes contre les patrons, menées dans le champ même de la production, constituent un puissant facteur d'éducation, au même titre que les coopératives dans la sphère de la consommation. La classe ouvrière s'accroît d'elle-même, grâce à son effort persistant et à sa volonté personnelle, à sa capacité technique. Elle se prépare naturellement à la fonction qui lui incombe. Elle n'a pas besoin [...] de s'installer au cœur du régime capitaliste. En dehors de ce régime, et en opposition avec lui, elle est tout à fait capable de parachever complètement sa formation*¹²». Or, une lutte qui constitue en même temps une pédagogie devait nécessairement susciter la

⁵ G. Sorel (1936), p. 240. [V.O., NdT.]

⁶ G. Sorel (1947), pp. 122-123. La première édition de cet ouvrage date de 1908, mais la deuxième a fait l'objet de plusieurs ajouts et modifications et comprend l'annexe I qui date de 1910 ; plus tard, l'auteur a ajouté l'annexe II, rédigée en 1920.

⁷ G. Sorel (1947), pp. 60, 285-286.

⁸ G. Sorel (1947), pp. 135-136.

⁹ D. Ligou (1962), pp. 78-84.

¹⁰ Que les lecteurs et lectrices se rassurent, João Bernardo n'est pas un disciple d'Alain Badiou ! Cf. «*Epilogue et préface (un témoignage présentiel)*», <http://nfnf.eu/spip.php?article637> .

¹¹ G. Sorel, «*El sindicalismo revolucionario*», dans G. Sorel et al. (1978), p. 14.

¹² H. Lagardelle, «*Los caracteres generales del sindicalismo*», in G. Sorel et al. (1978), pp. 75-76.

création d'institutions. «*Le syndicalisme part de ce postulat – sans cesse rappelé par nous – que ce qui différencie les classes sociales, ce sont leurs institutions et leurs conceptions juridiques, politiques et morales. Chaque classe se crée, en fonction de sa structure économique, ses propres organes de lutte, en affirmant ainsi sa conception particulière du droit.*» Ainsi, le but de chacune des classes en lutte était d'«*imposer à la société son “idée” particulière et les institutions qui la supportent*¹³». Pour le prolétariat, il s'agissait de formes sociales entièrement nouvelles, en rupture radicale avec le capitalisme. «*Le socialisme est élaboré peu à peu par la classe ouvrière, organisée révolutionnairement dans ses institutions économiques. C'est la lutte quotidienne que le prolétariat se voit obligé de soutenir contre toutes les hiérarchies, toutes les autorités, toutes les croyances du monde bourgeois, qui lui permet de construire en même temps qu'il détruit. Il n'aspire pas à prendre quoi que ce soit de l'ordre capitaliste, car son rôle essentiel consiste à produire des créations originales*¹⁴.» Ou, dans un souffle plus synthétique : «*Ce qui compte avant tout, c'est l'action pratique, créatrice d'institutions et d'idées*¹⁵.» Telle était la profonde nouveauté historique, poursuivie dans le cadre du syndicalisme. «*Le grand fait révolutionnaire des temps modernes ne consiste pas tant dans la formation, par la grande industrie, d'un prolétariat croissant que dans la création par ce prolétariat d'une série d'institutions spécifiques, opposées aux institutions du régime capitaliste. Au sein de ses syndicats et de ses coopératives, la classe ouvrière exprime ses modes de pensée et élabore de nouvelles règles de vie, de moralité et de droit*¹⁶.» Et Lagardelle de répéter plus tard, en 1908 : «*On ne peut détruire une société en se servant des organes qui ont pour mission de la conserver, [car] chaque classe, pour s'émanciper, doit créer ses propres organes*¹⁷.»

Selon Sternhell, qui a étudié minutieusement les origines du fascisme: «*C'est la raison pour laquelle le syndicalisme révolutionnaire s'est attaché à développer les “instincts de révolte” des prolétaires. [...] Toute l'originalité de ce syndicalisme résidait, pour ses idéologues, dans cette création d'institutions prolétariennes, génératrices d'un monde nouveau, d'une nouvelle réalité humaine.*» Et il ajoute : «*Lagardelle s'insurge contre l'école en tant que moyen d'ascension sociale et d'intégration intellectuelle du prolétariat, et ridiculise “l'esprit égalitaire” de la “démocratie avancée”, dont le but est de transformer en “alliés de la classe ennemie” les ouvriers éduqués à l'école de la bourgeoisie et “gavés de science indigeste”. Ce n'est qu'en “se séparant complètement du monde bourgeois que le monde ouvrier pourra découvrir ses nouvelles conceptions de la morale et du droit”.*» Le même auteur rappelle également les «*innombrables avertissements lancés par le directeur du Mouvement socialiste, dans le but d'inciter le prolétariat à s'opposer à toute tentative de mobilisation dans les conflits où s'affrontent les diverses factions de la bourgeoisie*¹⁸».

Les mêmes thèses ont été défendues par Édouard Berth, un autre disciple de Sorel, le plus durable et le plus tenace de tous. «*L'action directe*», écrit Berth en 1908 dans *Les Nouveaux Aspects du socialisme*, «*c'est la glorification de l'autonomie de toutes les forces ouvrières ; le syndicalisme fait appel à l'énergie, à l'initiative, à l'audace de chaque ouvrier*¹⁹». Pour lui, le syndicalisme révolutionnaire reposait sur «*l'idée essentielle*» que les travailleurs ne pouvaient pas utiliser l'État à leur avantage ; «*par conséquent, le triomphe de la classe ouvrière ne peut se réaliser que par la destruction de l'État, sa décomposition ou sa réabsorption au sein des organismes ouvriers*²⁰». Puisque l'État est une extension

Cette anthologie inclut des textes non datés, mais la référence au ministère Combes indique que l'article de Lagardelle a été écrit entre 1902 et 1905. [Un article homonyme est paru le 15 juin 1908, dans la revue *Le Mouvement socialiste*, mais seuls certains passages coïncident, *NdT.*]

¹³ H. Lagardelle, *op. cit.*, p. 53.

¹⁴ Lagardelle, *op. cit.*, pp. 68-69.

¹⁵ Lagardelle, *op. cit.*, p. 61.

¹⁶ Lagardelle, *op. cit.*, 78. Dans un autre passage du même article, Lagardelle écrit : «*Le mouvement ouvrier, [...] en organisant les travailleurs dans le domaine économique, [...] crée de nouvelles formes de vie sur les principes prolétariens, qui peuvent être plus ou moins ceux d'une société socialiste. Le triomphe du socialisme est donc subordonné au développement du mouvement ouvrier [...]*», *op. cit.*, p. 70.

¹⁷ Cité dans Z. Sternhell (1978), p. 339.

¹⁸ Z. Sternhell (1978), pp. 339-340.

¹⁹ E. Berth (1923), p. 67.

²⁰ E. Berth (1923), p. 52.

du capitalisme et qu'il est lui-même devenu un patron, «entre la classe capitaliste et la classe ouvrière, il n'y a plus d'intermédiaires : la lutte est un corps à corps, une action directe²¹». «Le syndicalisme est la glorification de la liberté ouvrière, de l'autonomie ouvrière», et telle est l'essence de l'«action directe²²», pour Berth. Nous serions ainsi «en présence d'une classe, d'une personnalité complexe, d'une collectivité spirituelle, pleinement autonome, se dictant à elle-même sa loi, sans aliéner son pouvoir entre les mains d'aucun maître, d'aucun état-major, d'aucune faction, bref, d'aucun État²³».

Sorel n'était donc pas un cas isolé. Se serait-il rangé, avec Lagardelle, Berth et les autres syndicalistes révolutionnaires, parmi les défenseurs de l'autonomie de la classe ouvrière ?

2

Sorel et tant d'autres promoteurs du syndicalisme révolutionnaire, en France comme en Italie, furent des pionniers du fascisme. Les mots valent ce qu'ils valent et les dénominations ne sont que des conventions, mais lorsque les usages deviennent ambigus et les conventions fluides, une clarification s'impose. En mentionnant les syndicalistes révolutionnaires, je ne fais pas référence ici à l'ensemble de ces courants, très présents dans la Confédération Générale du Travail française avant la première guerre mondiale, qui affirmaient l'indépendance des organisations syndicales vis-à-vis de l'Etat bourgeois et des différents partis socialistes ; ni à ceux qui, après l'unification, affirmaient à l'indépendance des organisations syndicales vis-à-vis de la Section française de l'Internationale ouvrière (SFIO) ou, en réalité, du Parti socialiste français. Un auteur de l'époque, qui savait de quoi il parlait, attribuait à ces courants «peut-être la moitié des forces syndicales²⁴». Mais dans le sens où j'utilise ces termes, pour désigner Sorel et ses disciples, les syndicalistes révolutionnaires ne constituaient qu'une des tendances de ce type de syndicalisme. En septembre 1908, Georges Sorel suspendit sa collaboration avec *Le Mouvement socialiste*²⁵ et en 1909, trois ans après la première publication des *Réflexions sur la violence* et à peine un an après la première édition des *Illusions du progrès*, il adhéra à l'Action française, le parti monarchiste qui exerçait alors une influence prépondérante sur l'extrême droite radicale en France, et Sorel commença à prendre des positions publiques hostiles aux Juifs²⁶. En même temps, grâce à ses nombreux contacts qu'il entretenait de l'autre côté des Alpes²⁷, Sorel contribua largement à la convergence entre le syndicalisme révolutionnaire italien et le nationalisme expansionniste de Corradini, ce qui le place dans la genèse directe du fascisme, d'autant plus qu'il avait perçu le potentiel du jeune Mussolini, alors que ce dernier était encore socialiste.

Dans un article publié à la fin de 1940, Pierre Drieu la Rochelle nota que le mouvement initié par Sorel avait péri en France avec la Première Guerre mondiale et n'avait trouvé de continuité qu'en Italie, grâce à Mussolini²⁸. «C'est un Italien du XV^e siècle, un condottiere», avait commenté Sorel à propos du futur Duce, ajoutant qu'il était «le seul homme capable de remédier aux faiblesses du gouvernement²⁹».

²¹ E. Berth (1923), p. 65.

²² E. Berth (1923), pp. 56-57.

²³ E. Berth (1923), p. 69.

²⁴ A. Milhaud [s. d.], p. 150.

²⁵ Y. Guchet (2001), p. 98.

²⁶ Z. Sternhell et al. (1994), p. 78 et suivantes.

²⁷ Sorel avait prédit que le syndicalisme révolutionnaire trouverait en Italie un champ de développement particulièrement favorable. Voir G. Sorel et al (1978), p. 22. En effet, en 1923, Berth pouvait écrire «n'oublions pas que Sorel et les idées syndicalistes sont encore plus populaires en Italie [...] ; l'Italie a le droit de revendiquer Sorel autant, sinon plus, que la France». Voir E. Berth (1923), p. 27 et 29. Sur la popularité de Sorel en Italie, voir également J. Rossi (1946), p. 565.

²⁸ P. Sérant (1959), p. 69.

²⁹ Cité dans G. Bortolotto (1938), p. 18, note 2 ; voir aussi Seldes (1935), p. 24. De même, un inspecteur général de la police, dans un rapport secret adressé en 1919 au Premier ministre, admit que Mussolini pourrait devenir «un condottiere, un meneur redoutable». Cité dans P. C. Masini (1999), p. 17. Il est curieux que Salazar ait effectué la même comparaison, mais dans un sens critique, lorsqu'il qualifia le Duce de «descendant italien des condottieri du Moyen Âge». Voir A. Ferro (1933), p. 74.

En plus de lui attribuer une découverte qui appartient en réalité à Corradini, en écrivant qu'«*il inventa une chose qui n'est pas dans mes livres, l'union du national et du social*», Sorel vit en Lénine la seule figure politique à laquelle Mussolini pouvait être comparé³⁰. L'éloge n'est pas à dédaigner, car après être passé de la gauche la plus iconoclaste à la droite la plus audacieuse, Georges Sorel ne cessa de réfléchir dès lors aux courants radicaux du mouvement ouvrier et se déclara, en 1917, partisan de l'action des bolcheviks en Russie³¹. En privé, il exprimera plus tard des réserves sur les actions des *Fasci*, et mourra avant d'avoir eu le temps d'apprécier leur expérience de gouvernement. Mais les idées, comme cela arrive souvent, écrasent leur créateur de leur poids. Ce n'est sûrement pas un hasard si, durant les dernières années de sa vie, Sorel soutint publiquement les ambitions de l'impérialisme italien dans l'Adriatique et n'essaya jamais d'empêcher la promotion dont il était l'objet par les fascistes. Sa critique du mouvement fasciste ne sera rendue publique que dans une édition posthume³².

D'ailleurs, Mussolini, qui dès les premières années du XX^e siècle avait si fortement subi l'influence du syndicalisme révolutionnaire³³, reconnut en Georges Sorel un de ses principaux inspirateurs³⁴. «[...] dans le grand courant du fascisme, écrivit-il, vous retrouverez les fils qui sont partis de Sorel, de Péguy, de Lagardelle, du Mouvement socialiste³⁵ [...]». De son côté, Lucien Rebatet mentionna également Sorel et Lagardelle, ainsi que Renan et Maurras, parmi ceux qui contribuèrent à former la pensée de Mussolini³⁶. Enfin, l'un des idéologues les plus en vue du fascisme italien souligna l'inspiration sorélienne du Duce³⁷. En effet, en 1908, Mussolini avait publié, dans une revue qu'il dirigeait, la traduction d'un article de Sorel³⁸ et l'année suivante, il écrivit un article sur la traduction italienne des *Réflexions sur la violence*. Ce compte rendu faisait l'éloge du maître car «*grâce à ses livres, nous avons été amenés à mieux comprendre le marxisme, qui nous était parvenu d'Allemagne dans un état méconnaissable*³⁹». Malgré le rôle secondaire que les syndicats occupèrent toujours dans le fascisme italien, puisqu'ils furent largement remplacés par les milices dans la mobilisation et l'encadrement des travailleurs, le syndicalisme révolutionnaire fut, du début à la fin du régime, l'un des principaux ingrédients du discours de Mussolini, et il joua un rôle indispensable dans cette mise en scène des mythes qu'était le fascisme⁴⁰. Dans une mesure incomparablement plus modeste et avec des répercussions beaucoup plus faibles, celui qui fut pendant quelques années le grand nom du fascisme radical portugais avoua, longtemps après : «*Sorel est pour moi le grand maître. C'est lui qui a peut-être tout fait*⁴¹.»

S'ils avaient connu un peu mieux l'histoire italienne, cependant, ils auraient assimilé Mussolini à un *podestà*.

³⁰ Cité dans P. Milza (1999), p. 277.

³¹ Z. Sternhell (1978), pp. 347, 372, 391, 414.

³² Sur le soutien au moins tacite apporté par Sorel au mouvement de Mussolini, voir E. Santarelli (1981), Introduction, p. 99 et Z. Sternhell et al. (1994), p. 26.

³³ P. Milza (1999), pp. 67, 83, 105 ; E. Santarelli (1981) Introduction, pp. 49, 52 ; Z. Sternhell et al. (1994), pp. 33, 196.

³⁴ D. Guérin (1969), tome II, p. 162 ; Z. Sternhell et al. (1994), p. 199. Dans un ouvrage de 1928, Croce mentionne «*la théorie de la violence de Sorel*» parmi les éléments formateurs de l'idéologie de Mussolini. Cité dans P. C. Masini (1999), p. 26. Et nous devons accorder un certain poids à cette opinion puisque, selon M. Lane (2003), p. 325, Croce fut un ami de Sorel. Notons que, bien qu'il ait inclus (p. 17) Sorel parmi les sources d'inspiration philosophique de Mussolini, G. Lukács (1980, p. 32), considérait que la relation de Sorel avec le fascisme italien était «*beaucoup plus ténue et formelle*» que la relation de l'irrationalisme philosophique germanique avec le national-socialisme.

³⁵ B. Mussolini (1935), pp. 17-18, reproduit dans Ch. F. Delzell (dir., 1971), pp. 96-97. Voir également G. S. Spinetti (dir., 1938), p. 240. Notez également, comme l'a indiqué par G. Guy-Grand (1911), p. 9, que Charles Péguy fut un admirateur de Sorel.

³⁶ L. Rebatet (2007), p. 66.

³⁷ G. Gentile (1929), pp. 29, 58.

³⁸ P. Milza (1999), p. 112.

³⁹ B. Mussolini (1951), p. 167.

⁴⁰ E. Santarelli (1981) Introduction, pp. 96-97, 564-565.

⁴¹ Rolão Preto dans une interview à J. Medina (1978), p. 187.

Édouard Berth accompagna Sorel dans l'évolution du syndicalisme révolutionnaire vers l'Action française, où il se distingua dans l'une des expériences qui anticipèrent le fascisme, mais, en 1920, il adhéra au Parti communiste. Dans les années suivantes, l'écho des thèmes nationalistes commençât à se faire entendre à l'extrême gauche, ce qui permit au national-bolchevisme de donner la réplique aux défenseurs du concept de «nation prolétaire» ; pourtant, une telle évolution – paradoxalement – ne séduisit pas Berth, qui réédita en 1923 un ouvrage dans lequel il formula des critiques véhémentes non seulement contre le nationalisme mais contre le patriotisme⁴². En 1925, il rompit avec les communistes et retourna à ses racines soréliennes, cultivant jusqu'à la fin de sa vie une mémoire éteinte, qui déjà s'était réincarnée dans des courants ayant une autre existence et d'autres dimensions⁴³. Edouard Berth fut le seul capable de sortir du fascisme pour sortir de l'histoire.

En revanche, Hubert Lagardelle resta jusqu'au bout au cœur des événements. Il avait commencé sa vie politique comme un marxiste orthodoxe, militant dans le parti de Jules Guesde, mais le contact avec Sorel le précipita vers une position plus radicale. En 1899, Lagardelle fonda *Le Mouvement socialiste*, le principal organe du syndicalisme révolutionnaire, dans lequel écrivirent des intellectuels de renom et plusieurs figures de proue de la gauche européenne. En 1909, lorsque Sorel et certains de ses disciples commencèrent à collaborer avec le parti de Maurras, l'Action française, non seulement Lagardelle mais les autres rédacteurs de sa revue répudièrent cette orientation et rompèrent l'année suivante avec le maître. Aurions-nous alors trouvé le promoteur d'une solution alternative cohérente, à la fois radicale et anticapitaliste ?

Ce fut Lagardelle qui, à la tribune des congrès du Parti socialiste, prit la parole pour défendre avec intransigeance les positions du syndicalisme révolutionnaire et les thèses de la Charte d'Amiens. Mais rien n'est simple dans l'histoire de cette époque et des personnages qui l'ont incarnée. Peu après s'être séparé de Sorel, Lagardelle découvrit les vertus de la démocratie représentative et rejoignit, avec le journal qu'il dirigeait, l'aile modérée du socialisme. Pendant la Grande Guerre et les années qui suivirent, alors que l'effervescence sociale atteignait son apogée et explosait dans toute l'Europe, Lagardelle se tint à l'écart de ces questions vitales, et se consacra à la politique régionale dans une ville moyenne de province. Il profita sans doute de cette parenthèse pour beaucoup réfléchir, car en 1926 il milita, bien qu'en y assumant une position secondaire, dans le Faisceau, l'un des premiers partis mussoliniens créés hors d'Italie, ce qui ne l'empêcha pas de fréquenter simultanément l'ambassade soviétique et d'y rendre visite à son ami des vieux jours du socialisme, l'ambassadeur Christian Rakovsky, figure de proue de l'Opposition trotskiste. En 1931, Lagardelle commença à occuper une place éminente dans la nouvelle extrême droite radicale, en promouvant un fascisme moderniste et technocratique ; en 1933, à l'invitation d'Henri de Jouvenel, il accepta un poste de conseiller aux questions sociales à l'ambassade de France à Rome. On ne peut s'étonner que, presque septuagénaire, Lagardelle ait été nommé en avril 1942 ministre du Travail dans le gouvernement collaborationniste de Vichy. Sa fonction principale était de fournir aux occupants nazis une main-d'œuvre abondante soumise au travail forcé, ce qui montre que l'on peut commencer sa vie politique en défendant l'autonomie et la finir en pratiquant l'esclavage. Après la victoire des Alliés, Lagardelle fut arrêté, jugé et condamné aux travaux forcés à perpétuité⁴⁴, ce qui est un excellent exemple de justice rétributive.

Réponse de João Bernardo à la question d'un lecteur sceptique

⁴² En 1908, dans *Les Nouveaux Aspects du socialisme*, Berth avait vigoureusement attaqué Jules Guesde pour avoir été un patriote à la manière des Jacobins. Voir E. Berth (1923), pp. 46-49.

⁴³ Z. Sternhell (1978), pp. 347, 372, 384 ; Z. Sternhell et al. (1994), pp. 92-93.

⁴⁴ P. Broué (1996), p. 243 ; P. Novick (1985), p. 283 ; P. Ory (1976), pp. 143-144 ; R. O. Paxton (1973), p. 260 ; Z. Sternhell et al. (1994), pp. 88, 94-99.

Cet article rappelle que Sorel attribua à Mussolini «une chose qui n'est pas dans mes livres, l'union du national et du social ». Eh bien, récemment, *Passa Palavra* a publié un article intitulé «Pregar no deserto: 1) uma certa esquerda convergindo com a extrema-direita» (“Prêcher dans le désert : 1) une certaine gauche converge vers l'extrême droite”) (<http://passapalavra.info/2014/03/92349>), dans lequel les auteurs évoquent certaines personnalités portugaises considérées comme étant de gauche et qui proclament la nécessité de fusionner la question nationale et la question sociale. Il ne s'agit pas seulement pour la droite de s'approprier des formes d'organisation créées par la gauche. Il s'agit également du fait que la gauche – une partie de la gauche – engendre un mouvement qui est déjà d'extrême droite. En 1914-1915, comme j'essaierai de le montrer dans le dernier article de cette série, l'évolution de Mussolini vers ce qui allait être appelé le *fascisme* était improbable ; du moins aussi improbable qu'elle l'aurait été pour les personnages cités par *Passa Palavra*, et d'autres, il y a peu de temps. Mais il faut souligner une différence importante. Un siècle auparavant, le fascisme et ses subtilités étaient des réalités encore ignorées, alors qu'aujourd'hui tout cela est connu – du moins de ceux qui veulent savoir. L'un des fascistes les plus lucides de l'après-guerre, Maurice Bardèche, a observé que «tant que le mot fascisme n'est pas prononcé, les candidats au fascisme ne manquent pas» (*Qu'est-ce que le fascisme ?*, Les Sept Couleurs, 1961, p. 160). Nous avons ici le secret de tant d'oublis et de distractions d'une certaine gauche. C'est que pour qu'ils soient fascistes, ces gens de gauche ont besoin que «le mot fascisme ne soit pas prononcé».

Références

- Édouard Berth (1923), *Les Derniers Aspects du socialisme*, édition revue et augmentée des *Nouveaux Aspects*, Marcel Rivière
- Guido Bortolotto (1938), *Storia del Fascismo*, Ulrico Hoepli
- T. B. Bottomore (1967), *Élites et société*, Stock
- Pierre Broué (1996), *Rakovsky ou la révolution dans tous les pays*, Fayard
- Charles F. Delzell (dir., 1971), *Mediterranean Fascism, 1919-1945*, Walker
- António Ferro (1933), *Salazar. O Homem e a sua Obra*, [s. l.], Empresa Nacional de Publicidade
- Giovanni Gentile (1929), *Origini e dottrina del fascismo*, Littorio
- Yves Guchet (2001), *Georges Valois. L'Action française, le Faisceau, la République syndicale*, L'Harmattan.
- Daniel Guérin (1969), *Sur le fascisme*, vol. I : *La Peste brune*, vol. II : *Fascisme et Grand Capital*, François Maspero. [Réédition Libertalia, 2014.]
- Georges Guy-Grand (1911), *La Philosophie syndicaliste*, Grasset
- Melissa Lane (2003), «Positivism : Reactions and Developments», in Terence Ball et Richard Bellamy (dir.) *The Cambridge History of Twentieth-Century Political Thought*, Cambridge University Press
- Daniel Ligou (1962), *Histoire du socialisme en France (1871-1961)*, Presses universitaires de France
- Georg Lukacs (1980), *The Destruction of Reason*, The Merlin Press. [*La destruction de la raison*, Delga, 2017.]
- Pier Carlo Masini (1999), *Mussolini. La Maschera del Dittatore*, Biblioteca Franco Serantini
- João Medina (1978), *Salazar e os fascistas. Salazarismo e Nacional-Syndicalismo. A História dum Conflito, 1932/1935*, Bertrand
- Albert Milhaud [s. d.], *La Lutte des classes à travers l'histoire et la politique*, Librairie scientifique et philosophique
- Pierre Milza (1999), *Mussolini*, Fayard
- Benito Mussolini (1935), *A doutrina do fascismo*, Vallecchi
- Benito Mussolini (1951), «Lo Sciopero Generale e la Violenza», in Edoardo Susmel et Duilio Susmel (dir.) *Opera Omnia di Benito Mussolini*, volume II : *Il Periodo Trentino verso la Fondazione de «La Lotta di Classe» (6 Febbraio 1909 - 8 Gennaio 1910)*, La Fenice

- Peter Novick (1985), *L'Épuration française, 1944-1949*, [s. l.] : Balland
- Pascal Ory (1976), *Les collaborateurs, 1940-1945*, Seuil
- Robert O. Paxton (1973), *La France de Vichy, 1940-1944*, Seuil
- Lucien Rebatet (2007), *Les Mémoires d'un fasciste*, volume II : 1941-1947. [Disponible en ligne, *NdT.*]
- Joseph Rossi (1946), «Pre-Fascist Italian Political Thought», in Joseph S. Roucek (dir.) *Twentieth Century Political Thought*, Bibliothèque philosophique
- Enzo Santarelli (1981), *Storia del Fascismo*, 2 volumes, Riuniti
- George Seldes (1935), *Sawdust Caesar. The Untold History of Mussolini and Fascism*, Harper & Brothers
- Paul Sérant (1959), *Le romantisme fasciste. Étude sur l'œuvre politique de quelques écrivains français*, Fasquelle
- Georges Sorel (1936), *Réflexions sur la violence* (8^e édition, y compris *Plaidoyer pour Lénine*), Marcel Rivière. [Disponible en ligne et dans plusieurs éditions papier, *NdT.*]
- G. Sorel, E. Berth, H. Lagardelle, S. Panunzio, V. Griffuelhes, P. Delesalle et E. Pouget (1978), *Sindicalismo Revolucionario*, Júcar
- G. S. Spinetti (dir., 1938), *Mussolini. Spirito della Rivoluzione Fascista*, Ulrico Hoepli
- Zeev Sternhell (1978), *La droite révolutionnaire, 1885-1914. Les origines françaises du fascisme*, Seuil
- Zeev Sternhell, Mario Sznajder et Maia Asheri (1994) *The Birth of Fascist Ideology. From Cultural Rebellion to Political Revolution*, Princeton University Press. [*Naissance de l'idéologie fasciste*, Folio Histoire, 2010.]

Cette série de cinq articles de João Bernardo a été publiée sur le site *Passa Palavra*. Comme l'indique l'auteur: «*Je présente ici une nouvelle version des pages 390-419 de mon livre Labirintos do fascismo. Na Encruzilhada da Ordem e da Revolta (Afrontamento, 2003). Il s'agit d'un texte inédit et l'analyse à laquelle je procède ici est plus détaillée et repose sur une bibliographie plus étendue que celle utilisée dans ce livre.*» Les textes ont été publiés séparément sous les titres suivants :

1. Corradini et les syndicalistes révolutionnaires
2. De l'autonomie des travailleurs au fascisme
3. De l'avant-gardisme à une théorie des élites
4. De l'apologie de l'élite à une théorie des héros
5. Mussolini, le fasciste le plus improbable